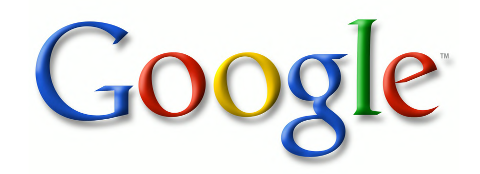
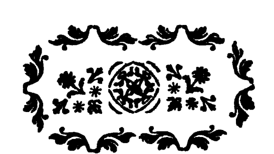



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME DIXIEME.

Contenant la suite du Ve. & dernier Livre d'*Emile*, ou de l'*Education*.
Emile & Sophie ou les *Solitaires*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

EMILE,

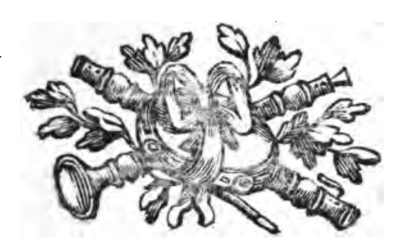
OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME IV.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

Suite du Livre Cinquieme.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt natu-

rel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune ; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se

relâche ; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes

ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la Nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que

j'aye attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son Eleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pour-

roit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever : ainsi, dans le pre-

mier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui

commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoit la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gue-

res. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; ſouvent même elle y ſert ; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que

c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plait dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoit pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit

la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure

opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroit plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit

ſans ceſſe entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plait à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Ele-

ve de la Nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plait chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde ; son éducation n'est ni brillante ni négligée ; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre ; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains ; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses

goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante : il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? Á l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre

ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîtesse de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur

vie

vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'estimera

point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous

environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plait. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court gueres en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la cotoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des

routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.......... mais Emile ne se lasse gueres ; il est robuste ; & pourquoi se lasseroit-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut

se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois ; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place : le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ? Combien un repas grossier paroit savoureux ! avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en

chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois gueres adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux : car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre; & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene

dans sa chaumiere; nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus...... vous auriez trouvé une maison de paix..... des gens si charitables...... de si bonnes gens !..... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois..... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la

maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; partout où les étrangers sont rares ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de

l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Sechés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon; il nous préſente à ſa femme; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt

aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoit l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite,

& toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne ; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance ; ſes manieres ſont vives ſans étourderie ; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête de mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un

ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient : elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie! eſt-ce vous que mon cœur cherche? eſt-ce vous que mon cœur aime? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne

fait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard; guidez-moi, tandis qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet: elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit; elle ſera bien malheureſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs

filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit soupirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroit l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de

peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les

traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute ? Ce devroit être l'histoire de mon espece : vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil,

gueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elle ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déjà Sophie lui paroit trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée ; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée; elle a bien d'autres pré-

tentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus; ils ne

se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroit rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous

établir aux environs ; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la paſſion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienſéances ni la raiſon ? Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtreſſe ! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Eſt-ce là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter ? Mon attachement ne ſera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle

mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous ; apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes, vous oblige à les reſpecter pour votre maîtreſſe. Votre honneur eſt en vous ſeul ; & le ſien dépend d'autrui. Le négliger ſeroit bleſſer le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, ſi vous êtes cauſe qu'on ne lui rende pas ce qui lui eſt dû.

Alors lui expliquant les raiſons de ces différences, je lui fais ſentir quelle injuſtice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui eſt-ce qui lui a dit qu'il ſera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les ſentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoit point, & qui n'a peut-être

avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû.

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons

qu'à deux grandes lieues est une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentimens; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâlant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps

& de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la briéveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir, c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ses douces il-

lusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne ; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur,

j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & ſois aimé! Jouis long-tems avant que de poſſéder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre : je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Sitôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous

égarons, il s'en apperçoit le premier ; & , sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin ; il erre long-tems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté : je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois ; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espece, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de son Homere & toujours dans l'enthousiasme ;

je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere est critiqué par les gens de goût, comme trop simple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hos-

---

(13) " En sortant du Palais on trouve un vaste jardin ,, de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, planté ,, de grands arbres fleuris, produisans des poires, des ,, pommes de grenade & d'autres des plus belles especes, ,, des figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans. ,, Jamais durant l'année entiere ces beaux arbres ne restent sans fruits: l'hiver & l'été, la douce haleine du ,, vent d'ouest fait à la fois nouer les uns & meurir les ,, autres. On voit la poire & la pomme vieillir & sécher ,, sur leur arbre, la figue sur le figuier & la grape sur ,, la souche. La vigne inépuisable ne cesse d'y porter de ,, nouveaux raisins; on fait cuire & confire les uns au ,, soleil sur une aire, tandis qu'on en vendange d'autres, ,, laissant sur la plante ceux qui sont encore en fleurs, ,, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des ,, bouts, deux quarrés bien cultivés & couverts de fleurs ,, toute l'année sont ornés de deux fontaines, dont l'une ,, est distribuée dans tout le jardin, & l'autre, après ,, avoir traversé le Palais, est conduite à un bâtiment ,, élevé dans la ville pour abreuver les Citoyens ,,.

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de son tems, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

pitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plait à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui deman-

(14) J'avoue que je fais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

dant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante ! il n'est plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scene est oubliée ou paroit l'être ; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée ; Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroit pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous

rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & careſſant; ſes yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien ſi dégagé; en approchant elle ſemble toute confuſe de ſe voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y eſt ſouvent trouvée avec d'autres ſans en être embarraſſée, & ſans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle ſe hâte d'accourir à ſa mere, un peu eſſoufflée, en diſant quelques mots qui ne ſignifient pas grand'choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile oſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle oſe répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche

che pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroit le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant!... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel

de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoit toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se

faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Emile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe ; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde.

Ce seul regard le désarme & l'intimide : il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse ; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystere ! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle se plait avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars ; elle reçoit mes soins avec bonté ; mes services paroissent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler ; servez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve ;

Ah ! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre So-

phie plus intraitable? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous

les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance: à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme, com-

bien il lui rend de confiance & d'espoir; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas, ou qu'il ne seroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractere, qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion.

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequelle elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses,

qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes : il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor ! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe ! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez

son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent :

vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille,

du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur ?

C'eſt à préſent que devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé, Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis

la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chére; l'amour a paré toute leur maiſon; lui ſeul y fait regner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire; mais il a beſoin lui de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir

Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme! Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme; ils ſe voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chére. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus

pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere

tere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien

ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas sans replique : le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente ; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute ; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere ; le pere est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne ; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avan-

te ainsi que pour être baisée : il la reçoit, & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mere; & croyant voir un signe de consentement, s'approche, en tremblant du visage de Sophie, qui détourne la tête,

&, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoye Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux: « Monsieur,
» je crois qu'un jeune homme aussi-bien
» né, aussi-bien élevé que vous, qui
» a des sentimens & des mœurs, ne
» voudroit pas payer du déshonneur
» d'une famille, l'amitié qu'elle lui té-
» moigne. Je ne suis ni farouche, ni
» prude; je sais ce qu'il faut passer à la
» jeunesse folâtre, & ce que j'ai souffert
» sous mes yeux, vous le prouve assez.
» Consultez votre ami sur vos devoirs,
» il vous dira quelle différence il y a
» entre les jeux que la présence d'un pe-
» re & d'une mere autorise, & les li-
» bertés qu'on prend loin d'eux en abu-

» sant de leur confiance, & tournant en
» piéges les mêmes faveurs qui, sous
» leurs yeux, ne sont qu'innocentes. Il
» vous dira, Monsieur, que ma fille n'a
» eu d'autre tort avec vous, que celui
» de ne pas voir, dès la premiere fois,
» ce qu'elle ne devoit jamais souffrir : il
» vous dira que tout ce qu'on prend pour
» faveur, en devient une, & qu'il est
» indigne d'un homme d'honneur d'abuser
» de la simplicité d'une jeune fille, pour
» usurper en secret les mêmes libertés
» qu'elle peut souffrir devant tout le
» monde. Car on sait ce que la bien-
» séance peut tolérer en public; mais
» on ignore où s'arrête dans l'ombre du
» mystere, celui qui se fait seul juge de
» ses fantaisies ».

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon Eleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence

la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus

patiemment une offense ? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver ; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrete mere ne fait pas tous ces détails à son pere même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras ; & cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est surtout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sen-

sible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférents; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserve & de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui: mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence: elle sait l'alarmer &

se rassurer précisément quand il faut ; & si quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le coeur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paroit alors tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort ?

L'aversion contre tout ce qui trouble

& combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plait est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose ; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas ; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité ; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroit assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroit être illimitée, cette jalousie est à son comble : car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par

droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près,

dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a

son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, sensible & craintif : il sera plus alarmé qu'irri-

té; il s'attachera bien plus à gagner sa Maîtresse, qu'à menacer son Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, & son ame aux

seules loix de la sagesse; inaccessible aux préjugés, aux passions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scenes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt, par une Maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere, l'effet d'une heureuſe éducation? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'auſſi-tôt qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que

de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée por l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont

commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont

tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, feroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour dans ſa maîtreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-

même ? A quel prix à ſon tour Sophie s'eſt-elle miſe ? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile eſt-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les Villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plait ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il

eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon caroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois qne nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat ;

il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de

l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'instant; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter

de nous ; la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie ; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé juſques-là ſi mon Eleve ne méritoit pas mon eſtime ? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui : alors il eſt triſte & ne murmure point ; que ſerviroient ſes murmures ? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement

Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir-même, & je lui dis en l'embraſſant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur; ne croyez pas que je revienne ſitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage: mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux

le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de tems à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours là, c'eſt Emile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoit; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voyent qu'il la ſait en effet. En un mot, il étend ſon zele & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & gé-

nérale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens

voisin puissant, il le protége & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne fait & ne veut rien

dans leurs maladies; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin: presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement: leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quel-

que assiette de crême où la cuillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle; &, tandis

tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un sourire moqueur. Mais So-

phie est légere & porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoit le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir

nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise ; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse & dire ; *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris ; mais si ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage ; car, c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt

fois par jour, & vous les nourrissez ! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois ; mon fils ! ô mon fils !

Après avoir passé quelque tems à causer avec nous, mais sans nous détourner ; allons-nous en, dit la mere à la fille ; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue en lui disant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triste, je suis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse & qu'il faut rendre après-demain. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des Ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai ren-

dre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables ? O maman ! répond Sophie ; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui ! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'Ouvrier du léger

préjudice que lui causeroit son absence ; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espére de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas ; c'est pour moi qu'il reste ; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de

loi que la sienne : elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part ; jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zele il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit ; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe ; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle ; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie ! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre, mais Sophie est équitable & sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est arrivé ? Personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à

pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcene change; Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte; il faut reſter : mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous ? Sophie ne réplique point & baiſſe les yeux ſur ſon ou-

vrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens,

pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous sommes malheureux; mais vous êtes raisonnable & juste; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi.

« Nous sommes partis hier à quatre » heures; il nous étoit prescrit d'arriver » à sept, & nous prenons toujours plus » de tems qu'il ne nous est nécessaire, » afin de nous reposer en approchant » d'ici. Nous avions déjà fait les trois » quarts du chemin quand des lamenta- » tions douloureuses nous frappent l'o-

» reille ; elles partoient d'une gorge de
» la colline à quelque diſtance de nous.
» Nous accourons aux cris ; nous trou-
» vons un malheureux payſan, qui re-
» venant de la ville un peu pris de vin
» ſur ſon cheval, en étoit tombé ſi lour-
» dement qu'il s'étoit caſſé la jambe.
» Nous crions, nous appellons du ſe-
» cours ; perſonne ne répond ; nous eſ-
» ſayons de remettre le bleſſé ſur ſon
» cheval, nous n'en pouvons venir à
» bout : au moindre mouvement le mal-
» heureux ſouffre des douleurs horribles ;
» nous prenons le parti d'attacher le
» cheval dans le bois à l'écart, puis fai-
» ſant un brancard de nos bras, nous y
» poſons le bleſſé & le portons le plus
» doucement qu'il eſt poſſible, en ſui-
» vant ſes indications ſur la route qu'il
» faloit tenir pour aller chez lui. Le tra-
» jet étoit long, il falut nous repoſer
» pluſieurs fois. Nous arrivons enfin ren-
» dus de fatigue ; nous trouvons avec
» une ſurpriſe amere que nous connoiſ-
» ſions déjà la maiſon, & que ce mi-
» ſérable que nous rapportions avec tant
» de peine, étoit le même qui nous

» avoit si cordialement reçus le jour
» de notre premiere arrivée ici. Dans
» le trouble où nous étions tous, nous
» ne nous étions point reconnus jusqu'à
» ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans:
» Prête à lui en donner un troisieme sa
» femme fut si saisie en le voyant arri-
» ver, qu'elle sentit des douleurs aiguës
» & accoucha peu d'heures après. Que
» faire en cet état dans une chaumiere
» écartée où l'on ne pouvoit espérer au-
» cun secours? Emile prit le parti d'al-
» ler prendre le cheval que nous avions
» laissé dans le bois, de le monter, de
» courir à toute bride chercher un chi-
» rurgien à la ville. Il donna le cheval
» au chirurgien, & n'ayant pu trouver
» assez tôt une garde, il revint à pied
» avec un domestique, après vous avoir
» expédié un exprès; tandis qu'embar-
» rassé, comme vous pouvez croire,
» entre un homme ayant une jambe cas-
» sée & une femme en travail, je pré-
» parois dans la maison tout ce que je
» pouvois prévoir être nécessaire pour
» le secours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du » reste ; ce n'est pas de cela qu'il est » question. Il étoit deux heures après » minuit avant que nous ayons eu ni » l'un ni l'autre un moment de relâche. » Enfin nous sommes revenus avant le » jour dans notre asyle ici proche, où » nous avons attendu l'heure de votre » réveil pour vous rendre compte de no» tre accident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu ; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand

tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis, bis;* & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre: on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Emile en avoit fait apporter un: on trouve autour d'eux du monde pour les soulager; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit; elle en fait ensuite autant à l'homme; sa main douce & légere fait aller chercher tout

ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légerement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un Ange du Ciel que Dieu leur envoye ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en

en ſilence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré ; ils croient y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent : il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte ? il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid ; il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante ; ce que je ferois...... je n'en ſais rien ; mais ce

que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile ;
» c'eſt la fin de tout être ſenſible ; c'eſt
» le premier deſir que nous imprima la
» Nature, & le ſeul qui ne nous quitte
» jamais. Mais où eſt le bonheur ? Qui
» le ſait ? Chacun le cherche, & nul
» ne le trouve. On uſe la vie à le pour-
» ſuivre, & l'on meurt ſans l'avoir at-
» teint. Mon jeune ami, quand à ta naiſ-
» ſance je te pris dans mes bras, &
» qu'atteſtant l'Etre ſuprême de l'engage-
» ment que j'oſai contracter, je vouai

» mes jours au bonheur des tiens, savois-
» je moi-même à quoi je m'engageois.
» Non : je savois seulement qu'en te ren-
» dant heureux j'étois sûr de l'être.
» En faisant pour toi cette utile re-
» cherche, je la rendois commune à
» tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que
» nous devons faire, la sagesse consiste
» à rester dans l'inaction. C'est de tou-
» tes les maximes celle dont l'homme
» a le plus grand besoin, & celle qu'il
» sait le moins suivre. Chercher le bon-
» heur sans savoir où il est, c'est s'ex-
» poser à le fuir, c'est courir autant de
» risques contraires qu'il y a de routes
» pour s'égarer. Mais il n'appartient pas
» à tout le monde de savoir ne point
» agir. Dans l'inquiétude où nous tient
» l'ardeur du bien-être, nous aimons
» mieux nous tromper à le poursuivre
» que de ne rien faire pour le chercher,
» & sortis une fois de la place où nous
» pouvons le connoître, nous n'y savons
» plus revenir.

» Avec la même ignorance j'essayai
» d'éviter la même faute. En prenant

» ſoin de toi, je réſolus de ne pas faire
» un pas inutile & de t'empêcher d'en
» faire. Je me tins dans la route de la
» nature, en attendant qu'elle me montrât
» celle du bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle
» étoit la même, & qu'en n'y penſant pas
» je l'avois ſuivie.

» Sois mon témoin, ſois mon juge,
» je ne te récuſerai jamais. Tes premiers
» ans n'ont point été ſacrifiés à ceux qui
» les devoient ſuivre; tu as joui de tous
» les biens que la nature t'avoit donnés.
» Des maux auxquels elle t'aſſujettit, &
» dont j'ai pu te garantir, tu n'as ſenti
» que ceux qui pouvoient t'endurcir aux
» autres. Tu n'en as jamais ſouffert aucun
» que pour en éviter un plus grand. Tu
» n'as connu ni la haine, ni l'eſclavage.
» Libre & content, tu es reſté juſte &
» bon : car la peine & le vice ſont in-
» ſéparables, & jamais l'homme ne de-
» vient méchant que lorſqu'il eſt mal-
» heureux. Puiſſe le ſouvenir de ton en-
» fance ſe prolonger juſqu'à tes vieux
» jours: je ne crains pas que jamais ton bon
» cœur ſe la rappelle ſans donner quelques
» bénédictions à la main qui la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de rai-
» son, je t'ai garanti de l'opinion des
» hommes; quand ton cœur est devenu
» sensible, je t'ai préservé de l'empire
» des passions. Si j'avois pu prolonger
» ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta
» vie, j'aurois mis mon ouvrage en su-
» reté, & tu serois toujours heureux
» autant qu'un homme peut l'être : mais
» cher Emile, j'ai eu beau tremper ton
» ame dans le styx; je n'ai pu la ren-
» dre par-tout invulnérable; il s'éleve
» un nouvel ennemi que tu n'as pas en-
» core appris à vaincre, & dont je ne
» puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est
» toi-même. La nature & la fortune
» t'avoient laissé libre. Tu pouvois
» endurer la misere; tu pouvois sup-
» porter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues; tu ne
» tenois à rien qu'à la condition hu-
» maine, & maintenant tu tiens à tous
» les attachemens que tu t'es donnés;
» en apprenant à desirer, tu t'es rendu
» l'esclave de tes desirs. Sans que rien
» change en toi, sans que rien t'offense,
» sans que rien touche à ton être, que

» de douleurs peuvent attaquer ton ame
» Que de maux tu peux ſentir ſans être
» malade ! Que de morts tu peux ſouf-
» frir ſans mourir ! Un menſonge, une
» erreur, un doute peut te mettre au
» déſeſpoir.

» Tu voyois au théâtre les héros li-
» vrés à des douleurs extrêmes faire
» retentir la ſcene de leurs cris inſenſés,
» s'affliger comme des femmes, pleurer
» comme des enfans, & mériter ainſi les
» applaudiſſemens publics. Souviens-toi
» du ſcandale que te cauſoient ces lamen-
» tations, ces cris, ces plaintes, dans
» des hommes dont on ne devoit atten-
» dre que des actes de conſtance & de
» fermeté. Quoi ! diſois-tu tout indigné,
» ce ſont là les exemples qu'on nous
» donne à ſuivre, les modeles qu'on
» nous offre à imiter ! A-t-on peur que
» l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez
» malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne
» vient encore encenſer ſa foibleſſe ſous
» la fauſſe image de la vertu ? Mon jeu-
» ne ami, ſois plus indulgent déſormais
» pour la ſcene : te voilà devenu l'un
» de ſes héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais » endurer la loi de la néceſſité dans les » maux phyſiques, mais tu n'as point » encore impoſé de loix aux appétits » de ton cœur, & c'eſt de nos affections, » bien plus que de nos beſoins, que » naît le trouble de notre vie. Nos deſirs » ſont étendus, notre force eſt preſque » nulle. L'homme tient par ſes vœux à » mille choſes, & par lui-même il ne » tient à rien, pas même à ſa propre » vie; plus il augmente ſes attachemens, » plus il multiplie ſes peines. Tout ne » fait que paſſer ſur la terre : tout ce que » nous aimons nous échappera tôt ou tard, » & nous y tenons comme s'il devoit » durer éternellement. Quel effroi ſur le » ſeul ſoupçon de la mort de Sophie ! » As-tu donc compté qu'elle vivroit tou- » jours ? Ne meurt-il perſonne à ſon âge ? » Elle doit mourir, mon enfant, & peut- » être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vi- » vante à préſent même ? La nature ne » t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort; tu » t'aſſervis à une ſeconde; te voilà dans » le cas de mourir deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées,

» que tu vas rester à plaindre ! Tou-
» jours des privations, toujours des per-
» tes, toujours des alarmes ; tu ne joui-
» ras pas même de ce qui te sera laissé.
» La crainte de tout perdre t'empêchera
» de rien posséder ; pour n'avoir vou-
» lu suivre que tes passions, jamais tu
» ne les pourras satisfaire. Tu cherche-
» ras toujours le repos, il fuira toujours
» devant toi ; tu seras misérable & tu
» deviendras méchant ; & comment
» pourrois-tu ne pas l'être, n'ayant de
» loi que tes desirs effrénés ? Si tu ne
» peux supporter des privations involon-
» taires, comment t'en imposeras-tu
» volontairement ? Comment sauras-tu
» sacrifier le penchant au devoir, &
» résister à ton cœur pour écouter ta
» raison ? Toi qui ne veux déjà plus
» voir celui qui t'apprendra la mort de
» ta maîtresse, comment verrois-tu ce-
» lui qui voudroit te l'ôter vivante ?
» celui qui t'oseroit dire, elle est mor-
» te pour toi, la vertu te sépare d'elle ?
» S'il faut vivre avec elle quoi qu'il ar-
» rive, que Sophie soit mariée ou non,
» que tu sois libre ou ne le sois pas,

» qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te
» l'accorde ou qu'on te la refuse, n'im-
» porte, tu la veux, il la faut posséder
» à quelque prix que ce soit. Apprends-
» moi donc à quel crime s'arrête celui
» qui n'a de loix que les vœux de son
» cœur, & ne sait résister à rien de ce
» qu'il desire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-
» heur sans courage, ni de vertu sans
» combat. Le mot de *vertu* vient de *force* ;
» la force est la base de toute vertu.
» La vertu n'appartient qu'à un être
» foible par sa nature & fort par sa vo-
» lonté ; c'est en cela que consiste le
» mérite de l'homme juste ; & quoique
» nous appellions Dieu bon, nous ne
» l'appellons pas vertueux, parce qu'il
» n'a pas besoin d'effort pour bien faire.
» Pour t'expliquer ce mot si profané,
» j'ai attendu que tu fusses en état de
» m'entendre. Tant que la vertu ne coû-
» te rien à pratiquer, on a peu besoin
» de la connoître. Ce besoin vient quand
» les passions s'éveillent : il est déjà venu
» pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité

» de la nature, au lieu de te prêcher de
» pénibles devoirs, je t'ai garanti des vi-
» ces qui rendent ces devoirs pénibles,
» je t'ai moins rendu le menſonge odieux
» qu'inutile, je t'ai moins appris à ren-
» dre à chacun ce qui lui appartient
» qu'à ne te ſoucier que de ce qui eſt
» à toi. Je t'ai fait plutôt bon que ver-
» tueux : mais celui qui n'eſt que bon,
» ne demeure tel qu'autant qu'il a du
» plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe &
» périt ſous le choc des paſſions hu-
» maines ; l'homme qui n'eſt que bon,
» n'eſt bon que pour lui.

» Qu'eſt-ce donc que l'homme ver-
» tueux ? C'eſt celui qui ſait vaincre
» ſes affections. Car alors il ſuit ſa rai-
» ſon, ſa conſcience, il fait ſon devoir,
» il ſe tient dans l'ordre, & rien ne
» l'en peut écarter. Juſqu'ici tu n'étois
» libre qu'en apparence ; tu n'avois que
» la liberté précaire d'un eſclave à qui
» l'on n'a rien commandé. Maintenant
» ſois libre en effet ; apprends à deve-
» nir ton propre maître ; commande à
» ton cœur, ô Emile ! & tu ſeras ver-
» tueux.

» Voilà donc un autre apprentissage à
» faire, & cet apprentissage est plus pé-
» nible que le premier : car la nature
» nous délivre des maux qu'elle nous
» impose, ou nous apprend à les sup-
» porter ; mais elle ne nous dit rien
» pour ceux qui nous viennent de nous;
» elle nous abandonne à nous-mêmes ;
» elle nous laisse, victimes de nos
» passions, succomber à nos vaines dou-
» leurs, & nous glorifier encore des
» pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'est ici ta premiere passion. C'est
» la seule, peut-être, qui soit digne de
» toi. Si tu la sais régir en homme,
» elle sera la derniere ; tu subjugueras
» toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à
» celle de la vertu.

» Cette passion n'est pas criminelle,
» je le sais bien ; elle est aussi pure que
» les ames qui la ressentent. L'honnêteté
» la forma, l'innocence l'a nourrie. Heu-
» reux amans ! Les charmes de la ver-
» tu ne font qu'ajouter pour vous à
» ceux de l'amour ; & le doux lien qui
» vous attend, n'est pas moins le prix
» de votre sagesse, que celui de votre

» attachement. Mais dis-moi, homme
» sincere ; cette passion si pure t'en a-t-
» elle moins subjugué ? T'en es-tu moins
» rendu l'esclave, & si demain elle cessoit d'être innocente, l'étoufferois-tu
» dès demain ? C'est à présent le moment d'essayer tes forces ; il n'est plus
» tems quand il les faut employer. Ces
» dangereux essais doivent se faire loin
» du péril. On ne s'exerce point au
» combat devant l'ennemi ; on s'y prépare avant la guerre ; on s'y présente
» déjà tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les
» passions en permises & défendues,
» pour se livrer aux premieres & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes
» quand on en reste le maître, toutes
» sont mauvaises quand on s'y laisse
» assujettir. Ce qui nous est défendu
» par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces;
» ce qui nous est défendu par la raison,
» c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu
» par la conscience, n'est pas d'être
» tentés, mais de nous laisser vaincre

» aux tentations. Il ne dépend pas de
» nous d'avoir ou de n'avoir pas des
» passions : mais il dépend de nous de
» régner sur elles. Tous les sentimens
» que nous dominons sont légitimes ;
» tous ceux qui nous dominent sont
» criminels. Un homme n'est pas cou-
» pable d'aimer la femme d'autrui, s'il
» tient cette passion malheureuse asservie
» à la loi du devoir : il est coupable
» d'aimer sa propre femme au point
» d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré-
» ceptes de morale, je n'en ai qu'un seul
» à te donner, & celui-là comprend
» tous les autres. Sois homme ; retire
» ton cœur dans les bornes de ta con-
» dition. Etudie & connois ces bornes ;
» quelque étroites qu'elles soient, on
» n'est point malheureux tant qu'on s'y
» renferme : on ne l'est que quand on
» veut les passer ; on l'est quand, dans
» ses desirs insensés, on met au rang
» des possibles ce qui ne l'est pas ; on
» l'est quand on oublie son état d'hom-
» me pour s'en forger d'imaginaires,
» desquels on retombe toujours dans le

» sien. Les seuls biens dont la privation
» coûte, sont ceux auxquels on croit
» avoir droit. L'évidente impossibilité de
» les obtenir en détache, les souhaits
» sans espoir ne tourmentent point. Un
» gueux n'est point tourmenté du desir
» d'être Roi; un Roi ne veut être Dieu
» que quand il croit n'être plus homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la
» source de nos plus grands maux: mais
» la contemplation de la misere humaine
» rend le sage toujours modéré. Il se
» tient à sa place, il ne s'agite point
» pour en sortir, il n'use point inutile-
» ment ses forces pour jouir de ce qu'il
» ne peut conserver, & les employant
» toutes à bien posséder ce qu'il a, il
» est en effet plus puissant & plus ri-
» che de tout ce qu'il desire de moins
» que nous. Etre mortel & périssable,
» irai-je me former des nœuds éternels
» sur cette terre, où tout change, où
» tout passe, & dont je disparoîtrai de-
» main? O Emile, ô mon fils, en te per-
» dant que me resteroit-il de moi? Et
» pourtant il faut que j'apprenne à te perdre:
» car qui sait quand tu me seras ôté?

» Veux-tu donc vivre heureux & sa-
» ge ? N'attache ton cœur qu'à la beau-
» té qui ne périt point : que ta condi-
» tion borne tes desirs, que tes devoirs
» aillent avant tes penchans ; étends la
» loi de la nécessité aux choses morales :
» apprends à perdre ce qui peut t'être
» enlevé ; apprends à tout quitter quand
» la vertu l'ordonne, à te mettre au-
» dessus des événemens, à détacher ton
» cœur sans qu'ils le déchirent, à être
» courageux dans l'adversité, afin de
» n'être jamais misérable ; à être ferme
» dans ton devoir, afin de n'être jamais
» criminel. Alors tu seras heureux mal-
» gré la fortune, & sage malgré les pas-
» sions. Alors tu trouveras dans la posses-
» sion même des biens fragiles, une vo-
» lupté que rien ne pourra troubler ; tu
» les posséderas sans qu'ils te possédent,
» & tu sentiras que l'homme à qui tout
» échappe, ne jouit que de ce qu'il sait
» perdre. Tu n'auras point, il est vrai,
» l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu
» n'auras point aussi les douleurs qui en
» sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à
» cet échange, car ces douleurs sont fré-

» quentes & réelles, & ces plaisirs sont
» rares & vains. Vainqueur de tant d'opi-
» nions trompeuses, tu le seras encore
» de celle qui donne un si grand prix à
» la vie. Tu passeras la tienne sans trou-
» ble & la termineras sans effroi : tu
» t'en détacheras comme de toutes cho-
» ses. Que d'autres, saisis d'horreur,
» pensent en la quittant cesser d'être ;
» instruit de son néant, tu croiras com-
» mencer. La mort est la fin de la vie
» du méchant, & le commencement de
» celle du juste ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en trem-

tremblant, & sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!..... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoit trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

« Croyez-vous, cher Emile, qu'un » homme, en quelque situation qu'il se » trouve, puisse être plus heureux que

» vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous
» le croyez, détrompez-vous. Avant de
» goûter les plaisirs de la vie, vous en
» avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien
» au-delà de ce que vous avez senti. La
» félicité des sens est passagere. L'état
» habituel du cœur y perd toujours.
» Vous avez plus joui par l'espérance,
» que vous ne jouirez jamais en réalité.
» L'imagination qui pare ce qu'on desi-
» re, l'abandonne dans la possession. Hors
» le seul être existant par lui-même, il
» n'y a rien de beau que ce qui n'est
» pas. Si cet état eût pu durer toujours,
» vous auriez trouvé le bonheur suprê-
» me. Mais tout ce qui tient à l'homme
» se sent de sa caducité ; tout est fini,
» tout est passager dans la vie humaine,
» & quand l'état qui nous rend heureux
» dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir
» nous en ôteroit le goût. Si rien ne chan-
» ge au-dehors, le cœur change ; le bon-
» heur nous quitte, ou nous le quit-
» tons.

» Le tems que vous ne mesuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous

» pourrions continuer nos courses dans
» une saison si rude, on ne le souffri-
» roit jamais. Il faut bien, malgré nous,
» changer de maniere de vivre; celle-ci
» ne peut plus durer. Je vois dans vos
» yeux impatiens que cette difficulté ne
» vous embarrasse gueres: l'aveu de So-
» phie & vos propres desirs vous sug-
» gerent un moyen facile d'éviter la nei-
» ge, & de n'avoir plus de voyage à
» faire pour l'aller voir. L'expédient est
» commode sans doute; mais le prin-
» tems venu, la neige fond & le ma-
» riage reste; il y faut penser pour tou-
» tes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, & il
» n'y a pas cinq mois que vous la con-
» noissez! Vous voulez l'épouser, non
» parce qu'elle vous convient, mais par-
» ce qu'elle vous plait; comme si l'amour
» ne se trompoit jamais sur les conve-
» nances, & que ceux qui commencent
» par s'aimer ne finissent jamais par se
» haïr. Elle est vertueuse, je le sais;
» mais en est-ce assez? suffit-il d'être
» honnêtes gens pour se convenir? ce
» n'est pas sa vertu que je mets en dou-

» te, c'eſt ſon caractere. Celui d'une » femme ſe montre-t-il en un jour? Sa» vez-vous en combien de ſituations il » faut l'avoir vue pour connoître à fond » ſon humeur? Quatre mois d'attache» ment vous répondent-ils de toute la » vie? Peut-être deux mois d'abſence » vous feront-ils oublier d'elle; peut-être » un autre n'attend-il que votre éloigne» ment pour vous effacer de ſon cœur; » peut-être à votre retour la trouverez» vous auſſi indifférente que vous l'avez » trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les » ſentimens ne dépendent pas des prin» cipes; elle peut reſter fort honnête, » & ceſſer de vous aimer. Elle ſera conſ» tante & fidelle, je penche à le croi» re; mais qui vous répond d'elle & qui » lui répond de vous, tant que vous ne » vous êtes point mis à l'épreuve? At» tendrez-vous pour cette épreuve, » qu'elle vous devienne inutile? At» tendrez-vous pour vous connoî» tre, que vous ne puiſſiez plus vous » ſéparer?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine » en paſſez-vous vingt-deux; cet âge eſt

» celui de l'amour, mais non celui du
» mariage. Quel pere & quelle mere de
» famille ! Eh ! pour savoir élever des
» enfans, attendez au moins de cesser de
» l'être ! Savez-vous à combien de jeunes
» personnes les fatigues de la grossesse
» supportées avant l'âge ont affoibli la
» constitution, ruiné la santé, abrégé la
» vie ? Savez-vous combien d'enfans sont
» restés languissans & foibles, faute d'a-
» voir été nourris dans un corps assez
» formé ? Quand la mere & l'enfant crois-
» sent à la fois, & que la substance né-
» cessaire à l'accroissement de chacun
» des deux se partage, ni l'un ni l'autre
» n'a ce que lui destinoit la nature :
» comment se peut-il que tous deux n'en
» souffrent pas ? Ou je connois fort mal
» Emile, ou il aimera mieux avoir une
» femme & des enfans robustes, que
» de contenter son impatience aux dé-
» pens de leur vie & de leur santé.

» Parlons de vous. En aspirant à l'état
» d'époux & de pere, en avez-vous bien
» médité les devoirs ? En devenant chef
» de famille, vous allez devenir membre
» de l'Etat, & qu'est-ce qu'être membre

» de l'Etat, le savez-vous ? savez-vous
» ce que c'est que gouvernement, loix,
» patrie ? Savez-vous à quel prix il vous
» est permis de vivre, & pour qui vous
» devez mourir ? Vous croyez avoir tout
» appris, & vous ne savez rien encore.
» Avant de prendre une place dans l'ordre
» civil, apprenez à le connoître & à
» savoir quel rang vous y convient.

» Emile, il faut quitter Sophie ; je ne
» dis pas l'abandonner : si vous en étiez
» capable, elle seroit trop heureuse de
» ne vous avoir point épousé ; il la faut
» quitter pour revenir digne d'elle. Ne
» soyez pas assez vain pour croire déjà
» la mériter. O combien il vous reste à
» faire ! Venez remplir cette noble tâ-
» che ; venez apprendre à supporter l'ab-
» sence ; venez gagner le prix de la fidé-
» lité, afin qu'à votre retour vous puis-
» siez vous honorer de quelque chose au-
» près d'elle, & demander sa main, non
» comme une grace, mais comme une ré-
» compense ».

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le

jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait,

rêve un moment, & puis me regardant avec assurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance, qu'il vient de montrer à son ami? Pour moi, je le crois; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le dé-

termine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & sois fidele ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son

époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la foiblesse ? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plait à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel

j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. « J'ai tout fait » pour vous complaire; je savois que je » traitois avec un homme d'honneur : il » ne me reste qu'un mot à vous dire. » Souvenez-vous que votre Eleve a signé » son contrat de mariage sur la bouche » de ma Fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte

importune & les regrets bruyans de son amant ! Il le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.



DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on*

être Persan me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoit que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là

les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela feroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs feroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croyent, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne connoit que les gens avec leſquels il a

vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque Nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoit les hommes, comme celui qui a vu dix François connoit les François.

Il

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guères; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoit le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre

maniere ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroit honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux

qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois gueres que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire,

quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoit ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point

d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs

ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux moeurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les moeurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions

se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même tems que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le com-

merce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoit & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi

l'on ne connoit que les grands peuples, & les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-surement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour

eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs

voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent, tous, meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction.

C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre: car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa patrie, comme à la ſucceſſion de ſon pere: encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, céde-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigou-

yeux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple; jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez? Voulez-vous établir votre fortune

& fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne ; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires ; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent.

Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré ; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée ? ne sais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois,

& toutes les ſottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile ! & dans quel lieu le choiſirez vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire ; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riches

the ; mais qui sait où l'on peut se passer de l'être ? Qui sait où l'on peut vivre indépendant & libre, sans avoir besoin de faire mal à personne, & sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver ? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance ; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre ; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des

fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin. Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons

les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en

cette partie, n'est qu'un enfant, & qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne different que par les expressions. Ils different aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes, & Grotius sur des Poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un particulier à les dis-

cuter, de répondre à ces deux queſtions; que m'importe ? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient gueres, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer : il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zele; bien

sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations : il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans, s'ils se réunissent volontairement ou par force; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, mê-

me quand elle eſt ſurmontée par une autre ; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe ? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſitôt qu'on peut faire réſiſtance : droit qui, ce ſemble, n'ajouteroit pas grand'choſe à la force, & ne ſeroit gueres qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin ?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher ? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être ?

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, comment elle eſt fondée dans la nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui ? Si donc la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere ? car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, au-

quel toute la famille soit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir?

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté n'en seroit pas le principe.

tacite, antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à peu près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé ; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique* : lequel est appellé par ses

membres, *Etat* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine, & *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association, renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fonda-

mentale, proprement dite que le ſeul pacte ſocial. Ce qui ne ſignifie pas que le corps politique ne puiſſe, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être ſimple, un individu.

Les deux parties contractantes, ſavoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puiſſe juger leurs différends, nous examinerons ſi chacun des deux reſte le maître de rompre le contrat quand il lui plait; c'eſt-à-dire, d'y renoncer pour ſa part ſitôt qu'il ſe croit lézé?

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous, ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la lézion ne peut jamais

venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, & propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seule rend légitimes, raisonnables & sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on est plus libre dans le pacte social, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile

quant aux personnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : sitôt qu'il est considéré comme commun à tous les Citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caracteres de la loi? Ce sujet est tout neuf: la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le peuple se divise. Il se forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que lui-même, & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier;

particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

---

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites *du contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en 1761.*

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? si ces chefs ne lui

doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même dégré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de

dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au Sujet comme dix mille à un : c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser; plus le

Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente, on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troisieme lieu la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la vo-

lonté générale est toujours la plus foible; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé : nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouverne-

ment, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue: mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus

le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats, & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable, d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout tems beaucoup disputé sur la meilleure forme de Gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des Magistrats (19) doit être inverse de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens; & si l'on peut séparer les uns des autres? Ce que c'est que la patrie, en quoi pré-

(19) On se souviendra que je n'entends parler ici que de Magistrats suprêmes ou Chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Substituts en telle ou telle partie.

cisément elle consiste, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espece de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, & dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace secu-*

rum? N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître audedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup

de Protesilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes: personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le pre-

mier

mier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, ils lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siecle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les

mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſ-

pagnols plus Eſpagnols en Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mêlange : c'eſt là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede.

Quand Auguste porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre

maniere ; c'eſt-à-dire , de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puiſſant des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un Etat & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que dans ce ſiecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir, que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'Etat ; mais il eſt plus

ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoit cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les membres

du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les Villes connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la simplicité de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les Nations ainsi observées, paroissent en valoir beaucoup mieux; plus elles se rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'est qu'en se renfermant dans les Villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation, résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes

gens, séjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses., un jugement plus sûr, un goût plus sain, des moeurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est gueres à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le coeur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, & qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparen-

ce ; moi je cherche la réalité ; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la poſte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à ſon Eleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion ; mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les Peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi bien que dans la bouche. J'attends la fin de

la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son Eleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis ; peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes » de Lord John. Miss Betti Roldham » vint hier passer l'après-midi avec elle » & voulut à toute force travailler à » son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit » levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi-

» naire, j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit,
» & je l'ai trouvée occupée à défaire
» tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle
» ne veut pas qu'il y ait dans son pré-
» sent, un seul point d'une autre main
» que la sienne ».

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miss Luci, n'est-elle point arrangée? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la chose est réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins; j'y ai mis de la simplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est tems de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, & il rapporte

dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en

penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont : de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir preſque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, ſoit en Hiſtoire naturelle, ſoit en Gouvernement, ſoit en Arts, ſoit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous ſouvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez obſervé. Quel eſt enfin le réſultat de vos obſervations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me ſuis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainſi:

« A quoi je me fixe ! A rester tel
» que vous m'avez fait être, & à n'ajou-
» ter volontairement aucune autre chaîne
» à celle dont me chargent la nature &
» les loix. Plus j'examine l'ouvrage des
» hommes dans leurs institutions, plus
» je vois qu'à force de vouloir être in-
» dépendans ils se font esclaves, & qu'ils
» usent leur liberté même en vains efforts
» pour l'assurer. Pour ne pas céder au
» torrent des choses, ils se font mille at-
» tachemens ; puis sitôt qu'ils veulent
» faire un pas ils ne peuvent, & sont
» étonnés de tenir à tout. Il me semble
» que pour se rendre libre on n'a rien à
» faire ; il suffit de ne pas vouloir cesser
» de l'être. C'est vous, ô mon maître,
» qui m'avez fait libre en m'apprenant
» à céder à la nécessité. Qu'elle vienne
» quand il lui plait, je m'y laisse en-
» traîner sans contrainte, & comme je
» ne veux pas la combattre, je ne m'at-
» tache à rien pour me retenir. J'ai cher-
» ché dans nos voyages si je trouverois
» quelque coin de terre où je pusse être
» absolument mien ; mais en quel lieu
» parmi les hommes ne dépend-on plus

» de leurs paſſions ? Tout bien examiné, » j'ai trouvé que mon ſouhait même » étoit contradictoire ; car duſſé-je ne » tenir à autre choſe, je tiendrois au » moins à la terre où je me ſerois fixé : » ma vie ſeroit attachée à cette terre » comme celle des Dryades l'étoit à leurs » arbres ; j'ai trouvé qu'empire & liber- » té étant deux mots incompatibles, je ne » pouvois être maître d'une chaumiere » qu'en ceſſant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me ſouviens que mes biens fu- » rent la cauſe de nos recherches. Vous » prouviez très-ſolidement que je ne pou- » vois garder à la fois ma richeſſe & » ma liberté, mais quand vous vouliez » que je fuſſe à la fois libre & ſans be- » ſoins, vous vouliez deux choſes in- » compatibles, car je ne ſaurois me tirer » de la dépendance des hommes, qu'en » rentrant ſous celle de la nature. Que » ferai-je donc avec la fortune que mes » parens m'ont laiſſée ? Je commencerai » par n'en point dépendre ; je relâcherai » tous les liens qui m'y attachent : ſi on

» me la laisse, elle me restera; si on me
» l'ôte, on ne m'entraînera point avec
» elle. Je ne me tourmenterai point pour
» la retenir, mais je resterai ferme à ma
» place. Riche ou pauvre je serai libre.
» Je ne le serai point seulement en tel
» pays, en telle contrée, je le serai par
» toute la terre. Pour moi, toutes les
» chaînes de l'opinion sont brisées, je
» ne connois que celles de la nécessité.
» J'appris à les porter dès ma naissance
» & je les porterai jusqu'à la mort, car
» je suis homme; & pourquoi ne sau-
» rois-je pas les porter étant libre, puis-
» qu'étant esclave il les faudroit bien
» porter encore, & celles de l'esclavage
» pour surcroît?

» Que m'importe ma condition sur la
» terre? que m'importe où que je sois?
» par-tout où il y a des hommes, je suis
» chez mes freres; par-tout où il n'y en
» a pas je suis chez moi. Tant que je
» pourrai rester indépendant & riche,
» j'ai du bien pour vivre & je vivrai.
» Quand mon bien m'assujettira, je l'aban-
» donnerai sans peine; j'ai des bras pour
» travailler, & je vivrai. Quand mes

» bras

» bras me manqueront, je vivrai si l'on
» me nourrit, je mourrai si l'on m'aban-
» donne; je mourrai bien aussi quoiqu'on
» ne m'abandonne pas; car la mort n'est pas
» une peine de la pauvreté, mais une
» loi de la nature. Dans quelque tems
» que la mort vienne, je la défie; elle
» ne me surprendra jamais faisant des
» préparatifs pour vivre; elle ne m'em-
» pêchera jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me
„ fixe. Si j'étois sans passions, je serois,
„ dans mon état d'homme indépendant
„ comme Dieu même, puisque ne vou-
„ lant que ce qui est, je n'aurois jamais
„ à lutter contre la destinée. Au moins,
„ je n'ai qu'une chaîne, c'est la seule
„ que je porterai jamais, & je puis m'en
„ glorifier. Venez donc, donnez-moi
„ Sophie, & je suis libre.

„ Cher Emile, je suis bien aise d'en-
„ tendre sortir de ta bouche des dis-
„ cours d'homme, & d'en voir les sen-
„ timens dans ton cœur. Ce désintéresse-
„ ment outré ne me déplait pas à ton
„ âge. Il diminuera quand tu auras des
» enfans, & tu seras alors précisément

„ ce que doit être un bon pere de fa-
„ mille & un homme sage. Avant tes
„ voyages, je savois quel en seroit
„ l'effet; je savois qu'en regardant de
„ près nos institutions tu serois bien
„ éloigné d'y prendre la confiance qu'elles
„ ne méritent pas. C'est en vain qu'on
„ aspire à la liberté sous la sauvegarde
„ des loix. Des loix! où est-ce qu'il y
„ en a, & où est-ce qu'elles sont res-
„ pectées? Par-tout tu n'as vu régner
„ sous ce nom que l'intérêt particulier
„ & les passions des hommes. Mais les
„ loix éternelles de la nature & de
„ l'ordre existent. Elles tiennent lieu de
„ loi positive au sage; elles sont écrites
„ au fond de son cœur par la conscience
„ & par la raison; c'est à celles-là qu'il
„ doit s'asservir pour être libre, & il
„ n'y a d'esclave que celui qui fait mal,
„ car il le fait toujours malgré lui. La
„ liberté n'est dans aucune forme de
„ gouvernement, elle est dans le cœur
„ de l'homme libre, il la porte par-tout
„ avec lui. L'homme vil porte par-
„ tout la servitude. L'un seroit esclave à
„ Geneve, & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Ci-
„ toyen, tu me demanderois peut-être
„ où est la patrie, & tu croirois m'a-
„ voir confondu. Tu te tromperois,
„ pourtant, cher Emile, car qui n'a
„ pas une patrie a du moins un pays.
„ Il y a toujours un gouvernement &
„ des simulacres de loix sous lesquels
„ il a vécu tranquille. Que le contrat
„ social n'ait point été observé, qu'im-
„ porte, si l'intérêt particulier l'a pro-
„ tégé comme auroit fait la volonté gé-
„ nérale, si la violence publique l'a ga-
„ ranti des violences particulieres, si le
„ mal qu'il a vu faire lui a fait aimer
„ ce qui étoit bien, & si nos institutions
„ mêmes lui ont fait connoître & haïr
„ leurs propres iniquités? O Emile!
„ où est l'homme de bien qui ne doit
„ rien à son pays? Quel qu'il soit, il
„ lui doit ce qu'il y a de plus précieux
„ pour l'homme, la moralité de ses
„ actions & l'amour de la vertu. Né
„ dans le fond d'un bois, il eût vécu
„ plus heureux & plus libre; mais
„ n'ayant rien à combattre pour suivre
„ ses penchans il eût été bon sans mé-

„ rite, il n'eût point été vertueux, & „ maintenant il sait l'être malgré ses „ passions. La seule apparence de l'or- „ dre le porte à le connoître, à l'ai- „ mer. Le bien public, qui ne sert que „ de prétexte aux autres, est pour lui „ seul un motif réel. Il apprend à se „ combattre, à se vaincre, à sacrifier son „ intérêt à l'intérêt commun. Il n'est „ pas vrai qu'il ne tire aucun profit des „ loix; elles lui donnent le courage d'ê- „ tre juste, même parmi les méchans. „ Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas „ rendu libre, elles lui ont appris à ré- „ gner sur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe „ où que je sois? Il t'importe d'être où „ tu peux remplir tous tes devoirs, & „ l'un de ces devoirs est l'attachement „ pour le lieu de ta naissance. Tes „ compatriotes te protégerent enfant, „ tu dois les aimer étant homme. Tu „ dois vivre au milieu d'eux, ou du „ moins en lieu d'où tu puisses leur „ être utile autant que tu peux l'être, „ & où ils sachent où te prendre si ja- „ mais ils ont besoin de toi. Il y a telle

„ circonstance où un homme peut être
„ plus utile à ses concitoyens hors de
„ sa patrie, que s'il vivoit dans son
„ sein. Alors il doit n'écouter que son
„ zele & supporter son exil sans mur-
„ mure ; cet exil même est un de ses
„ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui
„ rien n'impose ces douloureux sacrifi-
„ ces, toi qui n'as pas pris le triste
„ emploi de dire la vérité aux hommes,
„ va vivre au milieu d'eux, cultive
„ leur amitié dans un doux commerce,
„ sois leur bienfaicteur, leur modele :
„ ton exemple leur servira plus que
„ tous nos livres, & le bien qu'ils te
„ verront faire les touchera plus que
„ tous nos vains discours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'al-
„ ler vivre dans les grandes Villes ; au
„ contraire un des exemples que les
„ bons doivent donner aux autres est
„ celui de la vie patriarchale & cham-
„ pêtre, la premiere vie de l'homme,
„ la plus paisible, la plus naturelle, &
„ la plus douce à qui n'a pas le cœur
„ corrompu. Heureux, mon jeune ami,
„ le pays où l'on n'a pas besoin d'aller

» chercher la paix dans un désert ! Mais
» où est ce pays ? Un homme bienfai-
» sant satisfait mal son penchant au mi-
» lieu des villes, où il ne trouve pres-
» que à exercer son zele que pour des
» intrigans ou pour des fripons. L'ac-
» cueil qu'on y fait aux fainéans qui
» viennent y chercher fortune, ne fait
» qu'achever de dévaster le pays, qu'au
» contraire il faudroit repeupler aux dé-
» pens des villes. Tous les hommes qui
» se retirent de la grande société sont
» utiles précisément parce qu'ils s'en reti-
» rent, puisque tous ses vices lui vien-
» nent d'être trop nombreuse. Ils sont
» encore utiles lorsqu'ils peuvent rame-
» ner dans les lieux déserts la vie, la
» culture, & l'amour de leur premier
» état. Je m'attendris en songeant com-
» bien de leur simple retraite Emile &
» Sophie peuvent répandre de bienfaits
» autour d'eux ; combien ils peuvent
» vivifier la campagne & ranimer le
» zele éteint de l'infortuné villageois. Je
» crois voir le peuple se multiplier, les
» champs se fertiliser, la terre prendre
» une nouvelle parure, la multitude &

» l'abondance transformer les travaux en » fêtes ; les cris de joie & les bénédic- » tions s'élever du milieu des jeux au- » tour du couple aimable qui les a ra- » nimés. On traite l'âge d'or de chime- » re, & c'en sera toujours une pour » quiconque a le cœur & le goût gâtés. » Il n'est pas même vrai qu'on le regret- » te, puisque ces regrets sont toujours » vains. Que faudroit-il donc pour le » faire renaître ? Une seule chose, mais » impossible ; ce seroit de l'aimer.

» Il semble déjà renaître autour de » l'habitation de Sophie ; vous ne ferez » qu'achever ensemble ce que ses dignes » parens ont commencé. Mais, cher » Emile, qu'une vie si douce ne te dé- » goûte pas des devoirs pénibles, si ja- » mais ils te sont imposés : souviens-toi » que les Romains passoient de la charrue » au Consulat. Si le Prince ou l'Etat » t'appelle au service de la patrie, quitte » tout pour aller remplir, dans le poste » qu'on t'assigne, l'honorable fonction » de Citoyen. Si cette fonction t'est oné- » reuse, il est un moyen honnête & » sûr de t'en affranchir ; c'est de la rem-

» plir avec assez d'intégrité pour qu'elle
» ne te soit pas long-tems laissée. Au
» reste, crains peu l'embarras d'une pa-
» reille charge : tant qu'il y aura des
» hommes de ce siecle, ce n'est pas toi
» qu'on viendra chercher pour servir
» l'Etat ».

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser

par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre tems, sont très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-

vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir ? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible ?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, &, que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroit tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un

peu de curiosité. J'examine Emile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guere. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-

ſe ; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie ; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſ-

fujettiffement qui raffafie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careffes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eft le defir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoit point d'autre. La loi peut reftreindre ce droit, mais elle ne fauroit l'étendre. La volupté eft fi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la trifte gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de fes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs font liés, mais les corps ne font point afservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaifance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plait.

S'il eft donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle foit toujours votre maîtreffe & la fienne; foyez amant heureux, mais refpectueux; obtenez tout de l'amour fans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne foient jamais pour vous des droits, mais des gra-

ces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle

accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me dementir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chére épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours, & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra

voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene ? La menteuſe en rougiſſant dira qu'oui. Charmant & doux menſonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain.... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours ? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! vous l'a-

vez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de scene. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a falu faire lit-à-part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amerement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur

& d'amour, & me ſerrant la main ne prononce que ce ſeul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile eſt ſi bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à ſon tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raiſon de ce caprice. On ne ſauroit avoir plus de délicateſſe ni l'employer plus mal-à-propos. Chére Sophie, raſſurez-vous ; c'eſt un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de ſa jeuneſſe ; il ne l'a prodiguée à perſonne, il la conſervera long-tems pour vous.

« Il faut, ma chére enfant, que je vous » explique mes vues dans la converſation » que nous eûmes tous trois avant-hier. » Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un » art de ménager vos plaiſirs pour les » rendre durables. O Sophie ! elle eut » un autre objet plus digne de mes ſoins. » En devenant votre époux, Emile eſt » devenu votre chef ; c'eſt à vous d'o- » béir, ainſi l'a voulu la Nature. Quand » la femme reſſemble à Sophie, il eſt » pourtant bon que l'homme ſoit conduit » par elle ; c'eſt encore une loi de la

» Nature ; & c'eſt pour vous rendre au-
» tant d'autorité ſur ſon cœur, que ſon
» ſexe lui en donne ſur votre perſonne,
» que je vous ai fait l'arbitre de ſes plai-
» ſirs. Il vous en coûtera des privations
» pénibles, mais vous régnerez ſur lui,
» ſi vous ſavez régner ſur vous ; & ce
» qui s'eſt déjà paſſé me montre que cet
» art difficile n'eſt pas au-deſſus de votre
» courage. Vous régnerez long-tems par
» l'amour, ſi vous rendez vos faveurs
» rares & précieuſes, ſi vous ſavez les
» faire valoir. Voulez-vous voir votre
» mari continuellement à vos pieds ? te-
» nez-le toujours à quelque diſtance de
» votre perſonne. Mais dans votre ſévé-
» rité mettez de la modeſtie, & non du ca-
» price ; qu'il vous voye réſervée, & non
» pas fantaſque ; gardez qu'en ménageant
» ſon amour, vous ne le faſſiez douter du
» vôtre. Faites-vous chérir par vos fa-
» veurs, & reſpecter par vos refus ; qu'il
» honore la chaſteté de ſa femme, ſans
» avoir à ſe plaindre de ſa froideur.

» C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous
» donnera ſa confiance, qu'il écoutera
» vos avis, qu'il vous conſultera dans
» ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans

» en délibérer avec vous. C'est ainsi que » vous pouvez le rappeller à la sagesse, » quand il s'égare, le ramener par une » douce persuasion, vous rendre aimable » pour vous rendre utile ; employer la » coquetterie aux intérêts de la vertu, » & l'amour au profit de la raison.

» Ne croyez pas avec tout cela, que » cet art même puisse vous servir tou- » jours. Quelque précaution qu'on puisse » prendre, la jouissance use les plaisirs, » & l'amour avant tous les autres. Mais » quand l'amour a duré long-tems, une » douce habitude en remplit le vuide, & » l'attrait de la confiance succede aux » transports de la passion. Les enfans for- » ment entre ceux qui leur ont donné » l'être, une liaison non moins douce & » souvent plus forte que l'amour même. » Quand vous cesserez d'être la maîtresse » d'Emile, vous serez sa femme & son » amie ; vous serez la mere de ses enfans. » Alors, au lieu de votre premiere réser- » ve, établissez entre vous la plus grande » intimité ; plus de lit-à-part, plus de re- » fus, plus de caprice. Devenez telle- » ment sa moitié, qu'il ne puisse plus se

» paſſer de vous, & que ſitôt qu'il vous
» quitte, il ſe ſente loin de lui-même.
» Vous qui fîtes ſi bien régner les char-
» mes de la vie domeſtique dans la mai-
» ſon paternelle, faites les régner ainſi
» dans la vôtre. Tout homme qui ſe plait
» dans ſa maiſon, aime ſa femme. Sou-
» venez-vous que ſi votre époux vit
» heureux chez lui, vous ſerez une fem-
« me heureuſe.

» Quant à préſent, ne ſoyez pas ſi ſé-
» vere à votre amant : il a mérité plus de
» complaiſance ; il s'offenſeroit de vos
» alarmes ; ne ménagez plus ſi fort ſa
» ſanté aux dépens de ſon bonheur, &
» jouiſſez du vôtre. Il ne faut point atten-
» dre le dégoût, ni rebuter le deſir ; il ne
» faut point refuſer pour refuſer, mais
» pour faire valoir ce qu'on accorde.

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux : il faut bien ſupporter le joug qu'on s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer ; après quoi je dis

à mon Eleve : Cher Emile, un homme a besoin toute sa vie de conseil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici désormais votre Gouverneur.

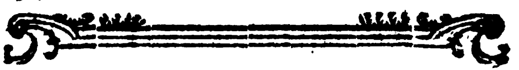
Peu-à-peu le premier délire se calme, & leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils conn o sse

pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : mon maître, félicitez votre enfant ; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par un autre que moi, dussé-je aussi bien choisir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même : mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & reposez-vous : il en est tems.

FIN.

EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.



AVIS DES ÉDITEURS

Sur le Fragment qui ſuit.

IL faut en convenir, les ſeuls biens ſur leſquels les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame; auſſi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources ſûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talents, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. Rousseau *ſe propoſa dans ſon* Traité de l'Education, *l'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis ſa naiſſance, pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus de ces ſituations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la juſtifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* Rousseau *d'élever ce nouveau monument à ſa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ſes Confeſſions.*

Nous donnons au Public le ſeul morceau qu'il en ait écrit, & nous le diſons ſans détour; nous le donnons avec une ſorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous préſente eſt empreint du génie de ſon ſublime Auteur, & plus il eſt révoltant. Emile *déſeſpéré,* Sophie *avilie! Qui pourroit ſupporter ces odieuſes images! J'ai*

du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de Sophie *doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M.* ROUSSEAU *ces contradictions : Nous le savons ; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs : une femme vicieuse & jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence ; elle succomba comme* Clarisse, *& se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidele ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en séparer ? Les hommes.... La mort.... Non : le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes & d'eux-mêmes,* Emile *&* Sophie, *ivres d'amour & brillants de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.*

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines,

ne se seroit pas ranimé aux doux accents de leur félicité !

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmants. Rappellons leurs transports, leurs délices ; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés ! Oh ! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu !*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrents de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés !

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, & que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité !*

EMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent; où mon cœur, ivre de sa joie, s'abreuvoit chaque jour

d'un ſiecle de félicité ? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge ; jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : J'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez

avec Sophie la patrie des ames justes ? Hélas ! où que vous soyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups & m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste, & le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, & c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent & navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il com-

mença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, paſſés dans la liberté, dans la joie, ainſi que dans l'innocence : je n'appris jamais à diſtinguer mes inſtructions de mes plaiſirs. Tous les hommes ſe rappellent avec attendriſſement les jeux de leur enfance, mais je ſuis le ſeul peut-être qui ne mêle point à ces doux ſouvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verſer. Hélas! Si je fuſſe mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets!

Je devins jeune homme & ne ceſſai point d'être heureux. Dans l'âge des paſſions je formois ma raiſon par mes ſens; ce qui ſert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger ſainement des choſes qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre; j'en jugeois ſur des principes vrais & ſimples; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choſes entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : Par deux termes

connus

connus j'apprenois à trouver le troisieme : Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse est de vouloir ce qui est, & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens ? Ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, & à me

préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître ; cet amour préservoit mon cœur des piéges du vice, il y portoit le goût des choses belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse & remplir désormais tout mon être ! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu, tout est disparu sans retour...... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant,

je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espece, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espece étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveller, & le dernier jour de sa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin ? Par

quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paiſible que nous menions enſemble, comment mes empreſſemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaiſiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le ſentois, j'en étois ſûr. Vous paroiſſiez heureux de mon bonheur; les tendres careſſes de Sophie ſembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaiſiez avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je ſerois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ſes yeux. Sa mere, vertueuſe & chérie vivroit elle-même dans les bras de ſon époux. Retraite funeſte, qui m'a livré ſans retour aux horreurs de mon ſort! non, jamais ſous vos yeux le crime & ſes peines n'euſſent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel ceſſa de bénir une maiſon que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions ſe ſuccédoient ſans relâche. En peu de mois nous perdîmes

le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere : elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit

obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chére pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'effrayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie de ſonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, ſûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois

pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné ? Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié ! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner ? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent ! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, &

son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de

mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne ? Mais de quelle trempe unique dut être

une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite ; elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes Villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux ; le ton

du monde nous avoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de Campagne & amis de Ville qui nous réunissent quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre.

Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle ; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain, une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à personne, que soins, procédés, bienséances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance ; on ne sait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient séduisant sous le masque de la sagesse : La raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit

ſans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien reſpect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être sûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint conſtamment triſte & ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie; je le lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur,

je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid & résolu; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace; c'est que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine : elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il faloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : Mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par

les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en vôtre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle; vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire, sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me

faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractere. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y

livre

livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-tems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; & sur-le-champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé......

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus ter-

rible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites ; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté longtems avant que la blessure se fasse sentir. A cett e scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti ; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis fut un saisisse-

ment d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc. Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon.... Où suis-je? Que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe? Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infame! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir : sans la rage & l'emportement qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette

confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois ? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire; il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt,

puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems

de se faire appercevoir : j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit sans fruit aigrir mes peines, & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en suis les impressions sans contrainte; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentois quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipi-

me sembloient m'étourdir & me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits & font diversion à la passion : tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté ; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie & la misere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte ; c'étoit un Café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance ; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la salle du spectacle un jour de

premiere représentation, pressé par la foule, & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis ; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit ; n'entendant rien que pouvois-je répondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut pen-

ser qu'un ſpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favoriſant mes courſes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai pluſieurs heures ſans me repoſer un moment : enfin ne pouvant preſque plus me ſoutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non ſans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & ſoupire : mes gens veulent me parler; je leur impoſe ſilence; je me jette ſur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traverſant ſans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là ſans pouvoir me retenir, je vais avec la plus déteſtable lâcheté couvrir de cent baiſers & baigner d'un torrent de pleurs le ſeuil de ſa porte, puis m'échappant avec la crainte

& les précautions d'un coupable, je fors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie ; & je rentrai dans mon bon fens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paffion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner enfuite après lui avoir laiffé quelque effor. Le mouvement que je venois de fuivre m'ayant difpofé à l'attendriffement, la rage qui m'avoit tranfporté jufqu'alors fit place à la trifteffe, & je commençai à lire affez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auffi fans faire aucun détour. Je fortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le fuivre d'une démarche lente & mal affurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A mefure que le jour croiffant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers ; tout étoit changé pour moi.

Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur serré de détresse, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connoit le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misere, & de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siecles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir ja-

mais, à demander, implorer, supplier; desirer sans cesse, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valoient ceux mêmes où je la possédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits...... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui

m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom faloit-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne sont que des galanteries ; mais Sophie adultere est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense ; non, il n'y a point d'abbaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a don-

né la mort, de quel droit osé-je la juger si séverement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O Emile, & toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidele ; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste ; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le sais,

elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y verſoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y paſſoit ſon innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que ſa propre tranquillité; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te ſuivre : c'eſt toi qui du ſein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miſeres où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi ſeul qu'elle ne fût toujours ſage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriſer? Es-tu reſté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris ſur tes mœurs? Tu n'as point partagé ſon infidélité, mais ne l'as-tu pas excuſée, en ceſſant d'honorer ſa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui eſt honnête eſt en dériſion, où les femmes rougiroient d'être chaſtes, où le ſeul prix des vertus de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité? La foi que tu n'as point violée a-

t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foiblesses, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle-même ? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre & vaincre incessamment, un instant de foiblesse, un seul instant de relâche & d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui sait

fait dans quels piéges adroits les perfides rufes d'une femme vicieufe & jaloufe de fes vertus a pu furprendre fon innocente fimplicité ? N'ai-je pas vu fes regrets, fon repentir dans fes yeux ? N'eft-ce pas fa trifteffe qui m'a ramené moi-même à fes pieds ? N'eft-ce pas fa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreffe ? Ah ! ce n'eft pas là la conduite artificieufe d'une infidele qui trompe fon mari & qui fe complait dans fa trahifon !

Puis venant enfuite à réfléchir plus en détail fur fa conduite & fur fon étonnante déclaration, que ne fentois-je point en voyant cette femme timide & modefte vaincre la honte par la franchife, rejetter une eftime démentie par fon cœur, dédaigner de conferver ma confiance & fa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careffes qu'elle a rejettées, & craindre d'ufurper ma tendreffe de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon fang ? Qu'elle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie,

ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui, me diſois-je avec un applaudiſſement ſecret, au ſein même de l'ignominie cette ame forte conſerve encore tout ſon reſſort; elle eſt coupable ſans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'eſt ainſi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en ſa faveur à des jugemens plus doux & plus ſupportables. Sans la juſtifier je l'excuſois; ſans pardonner ſes outrages, j'approuvois ſes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conſerver ſans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je ſentis un ſoulagement ineſpéré. L'homme eſt trop foible pour pouvoir conſerver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du déſeſpoir la Providence nous ménage des conſolations. Malgré l'horreur de mon ſort, je ſentois une ſorte de joie à me repréſenter Sophie eſtimable & malheureuſe; j'aimois à fonder ainſi l'intérêt que je ne pou-

vois cesser de prendre à elle. Au lieu de la seche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter; j'oserai quelquefois encore gémir & soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route &, distrait par ces idées, j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude & d'un épuisement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse j'étois robuste & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, & même avec appétit: je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient

tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, & presque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainsi dire, un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître, & tirant de mon état présent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en ti-

rois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croyent plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévere, celle-ci paroit plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon pro-

pre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si longtems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime se-

ra respectable dans son repentir; elle sera d'autant plus fidele que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi; elle en sera plus soigneuse & moins fiere; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidele, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur mais

avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir, que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer

une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plait ? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidele que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chére a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendroit des rechutes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu,

ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus..... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des

affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse ; elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & sans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuse, & je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit en

core ? Elle n'eſt plus ma femme : la reverrois-je comme étrangere ? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre ; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront reſtera-t-il impuni ? Si l'infidele en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé ? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſentes pas. Il eſt des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'eſt preſque les autoriſer que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidele ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu ſon juge, n'étant même plus ſon époux ? Lorſqu'elle a violé ſes devoirs de femme elle ne s'en eſt point conſervé

les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée ; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus ; elle ne t'a ni trahi, ni menti ; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut-te rester sur elle ? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont

aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement; c'eſt un intérêt commun ſi tendre qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi ! la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit m'embraſoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté juſqu'alors. Dès cet inſtant je me décidai ſans retour, & pour ne laiſſer plus de priſe au doute je ceſſai de délibérer.

Cette réſolution bien formée éteignit tout mon reſſentiment. Morte pour moi, je ne la vis plus coupable; je ne la vis

plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare,

&

& la regardant comme une suite nécessaire de la premiere où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il faloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste. J'avois à chercher

si j'étois cet homme encore, qui fait remplir sa place dans son espece, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher; & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'é

toit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent

assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas

celui d'un ouvrier ; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, & l'on me prenoit à peu près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve, on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement ; tout ce que je faisois dans l'attelier (& j'y faisois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration ; l'on sembloit épier tous mes mouvemens, tous mes gestes. On tâchoit d'en user avec moi comme à l'ordinaire ; mais cela ne se faisoit plus sans effort, & l'on eût dit que c'étoit par respect qu'on s'abstenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose me ramenant bientôt à ce qui se faisoit

autour de moi ne me laissa pas longtems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéressoit beaucoup.

Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne poussois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne sache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu: je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mysteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de

l'attelier ; qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame les avoit rendus fideles à

la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'est devenu cet ange du Ciel ?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene son fils..... mon fils.... & pourquoi ?.... Vouloit-

elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ?..... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit.

C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion? qu'avoit-elle vu? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoi qu'elle le fût selon moi: lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il faloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere: c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'é-

levions elle ou moi ne pouvant plus l'élever enſemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je ſuis? J'ai aſſez de raiſon pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je ſous les yeux de ſa mere, pour braver une femme que je dois fuir? Ah! pour ma ſureté je ne ferai jamais aſſez loin d'elle! Laiſſons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reſte ſeul pour ma vengeance; que chaque jour de ſa vie il rappelle à l'infidele le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'eſt ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi; conſolée dans cette chére moitié

de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier !

Nous nous connoissions si bien mutuellement qu'il ne me falut pour deviner le motif de sa brusque retraite que sentir qu'elle avoit prévu ce qui seroit arrivé si nous nous fussions revus. J'étois raisonnable mais foible, elle le savoit; & je savois encore mieux combien cette ame sublime & fiere conservoit d'inflexibilité jusques dans ses fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit insupportable. Elle sentoit que son crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle; la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide & barbare dans sa franchise elle dit son crime à vous, à toute ma famille,

taisant en même tems ce qui l'excusoit, ce qui la justifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai sçu qu'après sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de perdre son fils : elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus d'une lâcheté. Ces rafinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé ; en ne considérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laisser à sa mere, & je m'y déterminai. Du

reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher ? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon ; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir ; c'étoit là ma grande affaire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir ? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire ? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie ? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre

l'équilibre du globe? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse, & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque situation que je sois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit besoin des autres si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée, & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche, ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere; je vous écrivis, j'écri-

vis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne; aucun ne m'étoit nécessaire, & sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs & sans soins je partis seul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois sur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, & pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ;

il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont, pour ainsi dire, une atmosphere qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France; sitôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même maniere, & ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîtesse que je ne mettois pas à mes courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laissant le

tems de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras: mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois là sans impatience, j'y travaillois tout comme

ailleurs ; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance ; tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoissance de mise, & je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus ; parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament

qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se feroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus; ils aiment agir librement, & quand ils sont tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blamés dans le monde comme la vie d'un vaga-

bond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois ; que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine ; j'ai répudié mon patrimoine, & je vis ; je ne fais rien d'injuste, & je vis ; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez

pourvu en me faisant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, espèce de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, & disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau & il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre, & savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées ; on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'at-

tention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil & des étoiles, me sembloit contrarier si fort sa direction qu'il faloit selon moi, que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué, & paya de cette façon sa bienvenue ; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement sur ce bord, ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde

ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria ; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue ; & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, poussérent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort ; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense ; mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il

pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque défiance : mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi & s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, & lui criant; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un sabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui présentant le sabre par la poignée, *tiens*, *Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le sabre; il le leva sur ma tête; j'attendis le coup en silence : il sourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers

avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en savoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, eh dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas

plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte ? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui sait de quelle part il me sera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous, & je connus

que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Négres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est

que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes

anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des

bandits;

bandits; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus, car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale, & ses préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit en projets de révoltes & de conspirations impossibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable, mais il méprisa mes conseils & me dit fiérement qu'il savoit mourir. Monsieur lui dis-je, il vaudroit encore

mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & sensible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi, mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défit de lui & de moi; nos liaisons lui avoient paru suspectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ses manoeuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire valoir à son maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur.

Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix ; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque, mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet ; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miséres, & je résolus de le leur pro-

poser, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends

peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoi qu'accéleré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant, ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta calme. Le Che-

valier mécontent de cette tranquillité parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre aviliſſement, & leur ardeur par l'eſpoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui ſait braver les tourmens & qui triomphe de la puiſſance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables juſqu'à la mort.

Le lendemain ſur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un ſeul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas ſi bien. La conſtance de ſes bouillans compatriotes fut épuiſée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme

des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanées. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit ; c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque ; tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne ; mais en les excédant ton esclave nous les ôte

& va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes ; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Aussitôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef ; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assem-Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades

de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de ſon prédéceſſeur il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille: tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes......

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.
